Le Monsieur

DE LA MÊME AUTRICE

Petits morts, Grenoble, pré carré, 2000.
L'Ile introuvable, Grenoble, pré carré, 2003.
L'Ile écrite, prix Ilarie Voronca, Remoulins-sur-Gardon, Jacques Brémond, 2004.
Salerni, La lettre volée, Bruxelles, 2009.
A trois sur le qui-vive, La lettre volée, Bruxelles, janvier 2013.
Le corps du vieux, récit, Seuil, coll. « Raconter la vie, Publication en ligne, novembre 2016.
Dégelle, La lettre volée, Bruxelles, octobre 2017.
Transparaître, Lanskine, janvier 2019, finaliste Prix Apollinaire 2019, retirage décembre 2020.
Noire Substance, Paris, France, Lanskine, 2020.
Les éperdu(e)s, petit précis de psychiatrie poétique, Lanskine, octobre 2022.
Transparaître (encore), baladolivre inclus 16 titres, compositions et arrangements de l'album par Armelle Pioline & Michel Peteau (du duo pop Superbravo), Lanskine, coll. « Le livre à 5 pattes », février 2023.
Poudreuse, éditions MF, coll. « Poésie Commune », mars 2025.

Séverine Daucourt

Le Monsieur

Roman

Dalva

© Éditions Dalva, une marque des Éditions Robert Laffont 2026

ISBN : 978-2-487-60061-4

Conception graphique : Rémy Tricot
Illustration:
Photo de l'autrice :
Editions Dalva – 92, avenue de France 75013 Paris
info@editionsdalva.fr

« Rien ne s'est vraiment produit jusqu'à ce qu'on le décrive »

Virginia Woolf

1

Il y a deux ans, j'ai trouvé un cheval de mer.

Je séjournais au Château d'Angep, dans le département de la Mellose. L'automne s'invitait en avance, assaillant l'été qui s'était, sans splendeur, à peine manifesté. Les journées naissaient dans la pluie et mouraient trop vite. J'étais en résidence. J'aurais pu dire en friche, en errance, en goguette. En quête d'une sente où engager ma créativité patraque et pour la secouer, je dévorais les légendes régionales, des récits comme tombés du ciel dont j'enviais la fluidité narrative. Sans résultat : aucun chant ne venait me traverser, ma voix restait ailleurs, hors de ma tête où se manifestait le même vide, éreintant – toutes ces pages perdues. Ces contes avaient au moins la vertu de me consoler. Je m'en régalais, passant de l'un à l'autre, jusqu'à

y croiser une figure qui sortit du lot (on peut dire aussi qu'elle sortait de l'eau) : l'Ondine du Déni, du nom de la rivière qui précisément passait derrière le château où je me morfondais. Drôle de nom pour une rivière.

Le personnage attirait ma sympathie et commença à envahir mes pensées, débusquant une petite fièvre en moi, de derrière les barreaux. J'étais sur la bonne voie. D'autres émois me lorgnaient, comme s'ils avaient voulu ma peau, de l'abri lointain que je convoitais sans en trouver l'adresse. L'Ondine les faisait clignoter. À défaut d'écrire, je lisais : « Pas plus grosse qu'une grenouille, Ondine règne sur la rivière, qu'elle sillonne à dos de brochet ou sur une coquille d'œuf tirée par les canards. Parfois, elle s'assoit sur un nénuphar et y démêle ses longs cheveux. Quand il lui prend d'aller rencontrer les habitants, elle a le pouvoir de se transformer en jeune fille et se mêle aux lavandières, à qui elle apprend des chants. Elle connaît la nature, ses secrets, les remèdes, les potions. Elle est juste et elle peut donc être féroce s'il s'agit de venger ou de secourir les pauvres ou les animaux. » Combien elle me charmait, cette fée puissante, image idéalisée de la déesse et de la vierge, de la mère nourricière et de la femme sensuelle forcément jalouse, embrassant les contradictions d'un tout féminin aussi

nécessaire à sauver le monde qu'insupportable tant il incarne les clichés d'un sexe condamné à l'omnipotence. Modèle aliénant pour n'importe quelle fille. Grandeur à double tranchant.

Quand il pleut sans répit, je m'invente des lubies de circonstance, histoire de m'aérer malgré tout, comme on sortirait un chien. Je m'étais mis en tête de déceler les traces qu'autrefois les gens avaient si joliment interprétées, vérifier si elles étaient toujours d'actualité. L'origine des légendes traverse-t-elle les siècles ? Perdure-t-elle dans la réalité ?

Tôt le matin, quand la brume dévoilait à peine les courbes des berges, je partis en quête de « *Gléckschéffcher* », de petits restes d'embarcation de l'ondine, ovo-fragments qui portaient bonheur. L'ombre des arbres tranchait la soie de l'eau entre les iscles. La rivière était belle, les fondations du château enfoncées en elle. De l'eau endormie s'élevait un crachin lustré qui changeait les traits du paysage en féerie visuelle, ni plus ni moins. On restait dans le ton. J'avais en tête les images de Poucette dans mes albums d'enfant. La Petite, belle, douce, gentille, vulnérable, fend l'onde de sa grâce, dans sa coquille de noix, surmontant un à un des obstacles très au-dessus de sa dimension.

Je m'étais arrêtée, laissant dialoguer mes rêveries avec la tranquillité du moment, scrutant les herbes, leurs reflets flous, leur imperceptible tressaillement. J'avais suspendu mes gestes, car rien ne bougeait, hormis l'eau par endroits, en remous impalpables ponctués de bulles légères. L'un d'eux éveilla mon attention.

Je m'approchai, jusqu'au bord de la berge, à quelques centimètres du phénomène. Le frisson reprit et je pus distinguer un petit animal, bizarre, qui s'affairait. Il peinait à rester en surface. Mes pas avaient dû faire vibrer la rive – la bête se sentait-elle menacée ? Elle émit un bruit étrange, ni cri d'oiseau ni couinement ni grognement ni martèlement. Je fus intriguée, me penchai pour mieux regarder, fis sans doute grincer les pierres de plus belle en piétinant les bords. Un autre bruit, suivi d'un autre m'interpellèrent encore – de ténus hennissements ? –, alors même que je voyais à mes pieds brailler la chose, et que sa gueule chétive s'ouvrait à chaque nouveau son.

Je m'accroupis pour approcher de plus près ce modèle réduit, prête à le photographier. Je m'agenouillai finalement dans l'herbe humide. Trouver la stabilité, surtout ne rien perdre de cet inédit. Quel phénomène ! On aurait cru un rongeur, de

la taille d'un chaton, mais la partie immergée de son corps avait tout d'un cheval miniature, ou plutôt d'un fœtus de cheval, car ses proportions étaient singulières, ses yeux proéminents, à la manière d'un têtard ou d'un crapaud. Un pelage gris recouvrait néanmoins le crâne, de part et d'autre duquel se dressaient deux petites oreilles pointues de couleur plus sombre. Le duvet dont était recouverte cette drôle de trogne s'amenuisait rapidement dès le milieu du dos pour laisser place à une peau poisseuse. Il y avait une ébauche de crinière aussi, mais elle ne faisait que débuter, sur le haut de la tête, mince frange courte entre les oreilles, aux racines de laquelle redémarrait une autre touffe, qui longeait le haut du dos et devenait vite translucide. Je ne sais ce qui de l'apparence ou du cri plaintif de la bestiole me fascina le plus. J'étais sur le point de la prendre en photo quand elle se remit à hennir – c'était bien cela – en me regardant. Elle m'appelait.

2

Une résidence isole, immerge dans un lieu qui devient un asile pour créer, écrire, parfois traduire (ce que j'étais censée faire). La mienne durait deux semaines. J'avais donc quatorze jours, quatorze nuits, pour explorer un texte, avec une coéquipière.

Nous aurions dû être deux. L'autre n'est pas venue : tandis que je débarquais, pendant que je m'installais, alors que je me préparais à déballer ma valise, ranger mes livres dans la chambre avec vue sur le parc – une lande de beauté –, la linguiste et amie que j'attendais s'évanouissait, avait été hospitalisée, fut empêchée de me rejoindre, ce jour de mi-septembre, juste au moment où moi, quand précisément là, je commençais à croire, il me semblait sentir, cerner et entrevoir, qu'à force de travail, d'obstination, de temps, un nouveau cycle, une

nouvelle tranche, un grand changement, un espace liminal étaient sur le point de débuter. Cette parenthèse à deux, mêlant idéalement travail et amitié, venait l'inaugurer.

Mon élan fut tronçonné (les accidents pulvérisent la continuité). Monamie – ainsi se prénomme-t-elle – s'en tirerait, mais notre binôme était amputé. Je profiterais seule de l'accalmie dont on s'était réjouies.

Professionnellement, je fus désemparée. Je tentai malgré tout de travailler, je soldai les comptes des affaires retardées, je pris même de l'avance, déstockant les messages, liquidant des dossiers. Quant à notre traduction, j'y mettais parfois le nez, tentais des incursions, mais phrase après phrase, heure après heure, et jour, et nuit, je m'enfonçais dans une implacable et désolante inefficacité. Seule, je ne pouvais pas. Mieux valait reporter, attendre le rétablissement de ma chère spécialiste pour, ensemble, nous y replonger.

J'aurais pu renoncer, plier bagage, rentrer. D'un tour de passe-passe, j'aurais pu tout annuler, sans rien penser, faire comme si ce que j'avais sous la main – du temps – n'existait pas. Mais cet imprévu, tant d'énormité. C'était un signe. Mon intuition confirmée. Que faire de la durée ? Me connecter à

ma propre langue, ma rumeur à moi. J'en avais toujours rêvé. Le virage ne m'attendait plus, j'y étais. J'allais écrire, enfin, puisque j'en avais la liberté. Privée d'entraves, j'avais le vertige, devant l'infini, ou plus trivialement devant ma peur d'échouer sans avoir personne à blâmer. À force de traduire les (grands) textes des autres, on peut attraper la maladie du respect, dont l'une des complications est la sacralisation, avec ou sans inhibition.

Je ne savais pas m'y prendre. J'essayais d'attraper au vol quelques débris d'idées. Rien ne faisait corps. Je conservais au soir des miettes éparses, dans un fichier nommé Idées (pauvres miettes détrempées), preuve d'un labeur inopérant. Peut-on être en guerre avec écrire ? Avec ne pas écrire ? Je tentais des esquives – pause-café, balade à vélo, pause-café… Rien à faire. Quand une idée s'imposait, si vite que j'avais à peine le temps de la reconnaître, son souffle disparaissait, la suite ne venait pas, et l'oubli de l'idée m'atteignait aussi rapidement que son arrivée. Les images se rebiffaient, pas moyen de les hameçonner. Je rentrais bredouille de mes impuissantes escapades. L'empêchement s'était installé, son rempart protecteur m'encerclait. Pour me soustraire à quoi ? J'ai même eu, aussi dubitative que désespérée, recours à l'IA. Non seulement je ne traduisais rien, mais je n'écrivais pas. Je tournais

en rond. Jusqu'à ce que je trouve ce cheval de mer. Dans la rivière.

Je rangeai mon téléphone dans ma poche et approchai mes doigts de sa tête. La bête se propulsa vaguement pour cogner avec douceur ma main, à la manière d'un chat apaisé qui frotte son crâne sur des meubles ou quelqu'un, en signe de confiance. Elle répétait l'action tandis que sa gueule allongée s'ouvrait sans plus émettre de son, laissant apparaître de fins filaments pourpre, sorte de petites langues-ficelles. Mon premier réflexe fut d'avoir peur, peur que l'animal ne mordît, peur d'une allergie cutanée de contact, d'une quelconque morbidité. Mais mes doigts n'étaient que mouillés, aucune démangeaison ne se fit sentir et il n'avait apparemment ni dents ni dard ni épines ni ventouses, et semblait sain, je dirais même propre, bref, je finis par surmonter la réaction de dégoût qui m'avait tout d'abord saisie à l'idée d'un rongeur ou autre batracien, et je l'attrapai délicatement.

Je le tenais entre mes doigts, devant mon visage, et l'inspectai sous toutes les coutures. Il avait bel et bien une tête équine, mais ses gros yeux regardaient dans différentes directions, ils étaient indépendants, l'un me prenait pour cible, tandis que

l'autre guignait du côté du ciel. Sur la face ventrale, les poils persistaient, hormis sur les deux pattes qui n'étaient qu'à demi formées et avaient cette même allure visqueuse, une apparence invertébrée. Ces sortes de moignons pendaient gentiment sur le ventre rond. Quant à l'arrière du corps, qu'on aurait aussi pu nommer bas du corps – parce que je ne savais trop s'il fallait tenir ce truc à l'horizontale ou à la verticale –, il se terminait par une queue, translucide elle aussi, ou plutôt une trompe.

La situation, mais aussi l'animal, étaient littéralement sans queue ni tête. Je ne comprenais rien, hormis que ma trouvaille avait l'air ravie d'avoir été capturée et se laissait observer dans le plus grand calme. À la regarder encore, il m'apparut qu'elle ressemblait à un hippocampe, en plus grand, plus replet, un alvin géant, un mini-poulain aux insolites relents de mythologie.

Je ne m'étais guère éloignée en définitive et je décidai de rapporter au château, à défaut d'Ondine, un petit être encore plus intrigant, quitte à devoir, plus tard, rendre l'énergumène à son élément naturel. Les nuages avaient formé une couche d'étain, prête à céder, plaque d'ardoise en attente de se fracasser. Je marchai avec précaution, sous l'averse débutante, observant s'il gardait son calme, si aucun

signe de détresse n'apparaissait. De petites branchies avaient l'air de palpiter, en dessous des oreilles.

Je parvins vite dans mon chez-moi temporaire. La première chose que je fis fut de saisir un gros seau qui avait dû servir pour des travaux et, sans lâcher mon trésor, de le remplir rapidement d'eau froide, avant de l'y relâcher. Il sembla s'accommoder de la proposition et se mit à nager, ventre en avant, arpentant lentement le contour du baquet pour me montrer les capacités de son excentrique anatomie. La crinière qui n'en était pas une, mais fonctionnait dans sa partie gélatineuse comme une nageoire, lui servait à avancer, avec une indolente et drolatique majesté. Son corps restait droit, sans ondulations. Seule la nageoire-crinière dorsale battait frénétiquement, une vivacité inquiète, et le mouvement était paradoxal, l'animal se hâtait avec lenteur en quelque sorte. Je pensais à mes balades à vélo, à mes vains écrits, à mes rêves d'écrivaine, et à cette expression : *pédaler dans la semoule*. Assez rapidement, il s'arrêta. L'effort semblait important. Il demeura immobile, et ferma un œil, puis l'autre.

3

Je vins m'installer avec mon ordinateur à côté du bac et entrepris des recherches, indiquant les caractéristiques du spécimen. Je ne trouvais rien, rien que les hippocampes, du grec ἵππος, híppos, « cheval » et de κάμπος, kámpos « sorte de poisson peut-être requin », d'où « cheval marin », aussi appelés familièrement chevaux de mer, « à nageoires rayonnées, de la famille des Syngnathidae ». Était décrite, dans les divers articles, la beauté de sa tête d'équidé mais aussi de son corps d'insecte, de sa queue préhensile de singe ou de ses yeux globuleux orientables. Les points communs étaient nombreux, mais outre son gabarit hors norme, la scission entre poisson et mammifère restait manifeste chez *mon* individu (déjà le posséder ?) et de surcroît, je ne l'avais pas déniché dans une mer tropicale ou tempérée, mais

dans une eau de rivière. Aucune espèce d'hippocampe ne vit en eau douce, ni les alatus ni les barbiganti, breviceps, coronatus, dahli ni les fuscus, histrix, mlanofrons, satomiae ni les sindonis, tyro ni même les zebra. Aucune des quarante-six espèces répertoriées, hormis Le Microphis sp, qui évolue dans les eaux côtières tropicales de l'Indo-Pacifique, du sud de l'Asie au nord de l'Australie. Rien à voir avec les rivières mellosiennes. Et ils n'ont pas de poils, ni même de pattes avant. Ma bête avait un duvet sombre, et des oreilles.

J'étais face à un mystère.

Je pensai à un canular, un villageois qui en voulait aux artistes en séjour. Mais qui peut imiter aussi parfaitement l'animalité ? Mon imaginaire était enfin prêt à s'émanciper. La technologie permet quelques prodiges, mais non, cette bête-là n'était pas un objet connecté, et on n'était pas dans un film en 3d. Elle était vivante, et inconnue, et non répertoriée. Elle n'aurait pas dépareillé dans les univers légendaires que j'avais abondamment explorés les jours précédents. De la faune qui les peuplait, je découvris d'amples descriptions, assorties d'illustrations variées, des tableaux naturalistes, des images futuristes, naïves ou effrayantes, plus ou moins réalistes. Cette tératologie merveilleuse révèle parfois

jusqu'aux détails anatomiques, que je comparais un à un avec le petit corps que j'avais dans la main.

Mâle ou femelle ? Je fis basculer mon dragon sur le dos, pour laisser émerger son ventre de poisson. « Le sexe des poissons peut être fixé génétiquement ou se transformer en sexe dit secondaire. » Ni plus ni moins *transitionner* (même si le mot n'est pas utilisé), pensai-je avant de distinguer, à mi-chemin entre la tête et son opposé, deux orifices relativement espacés, deux points ralliés d'une zone de rugosité. J'y promenai le bout de mon index et je sentis un renflement, deux perceptibles petits grains, que je pus repérer à l'œil nu dans un second temps. Le scrotum. Des bourses. L'animal était un mâle.

Je furetais frénétiquement dans les encyclopédies, moteur de recherche en mode turbo, replongeant dans l'univers d'Ondine, mais version masculine. Je découvris les *keppies* ou « chevaux ondins », créatures métamorphes mentionnées dans plusieurs *fairy tales* écossais et irlandais. Ou encore les hippocampes mythologiques, les chevaux marins, démons ou lutins, autant de chimères aux caractéristiques chevalines, aquatiques voire humanoïdes, dont les pouvoirs sont assez peu décrits dans les textes fondateurs : « Certains émergent parfois des flots et portent bonheur aux pêcheurs, d'autres viennent en étalon féconder les meilleures pouliches honorées

de cette saillie. Plus souvent, ils servent de monture aux dieux, ou tirent leurs chars, leur crinière blanche se confondant dans l'écume, mêlant leur puissance à la grâce de leur nage. »

Outre ces figures qui traversent la mythologie grecque autant que perse ou arabe, il y avait, plus proche de mon prodige, le cheval-poisson, dont l'esprit – car il ne s'incarne pas – était tenu en haute estime, notamment dans les cultures celtes, en dépit de sa place très discrète par rapport aux autres animaux de pouvoir. Son lien direct avec la mort le condamne à la marge et amoindrit sa cote. Il a une aura mystérieuse et fantastique. On invoquait le cheval-poisson pour se préparer, se donner du courage et de la confiance dans les moments de la vie où un passage doit être franchi, fût-ce celui qui mène au tombeau. Cet esprit psychopompe apporte la sérénité et la sécurité, et ce dès le premier contact avec lui, grâce à l'acceptation et l'ouverture qu'il génère en chacun. Une fois accueilli pleinement, il escortait les âmes vers un au-delà, paradis ou enfer.

Je considérai que j'avais été l'élue de quelque chose. D'aucuns m'auraient dit que c'était un rêve. Si c'en était un, je n'avais pas envie de me réveiller. Foin de la rationalité ! D'autres m'auraient ri au nez. Peu importe. J'avais là un bébé chimère,

un être masculin qui deviendrait, à en croire la littérature, puissant et fragile, étalon et maternel, romantique et sauvage. Il était pour moi. Je le garderais. Je ne le laisserais pas finir en décoction chez les Chinois pour soigner l'asthme, les céphalées, la fatigue chronique, l'incontinence et les troubles de la virilité. Je le garderais en secret, bien protégé.

Je riais, seule avec mon extravagance, mais une étrangeté vaguement jubilatoire et un rien inquiétante, non loin d'une anxiété, m'incita à ne rien dire de cette découverte et à garder, en effet, l'*ondin* dans ma bassine.

Il me restait deux jours de résidence avant mon retour chez moi. Je me tus sur ma rencontre, ce qui fut aisé car je ne suis pas bavarde et quoi qu'il en soit, je ne croisais personne (le principe d'une résidence est aussi de s'isoler). J'avais eu quelquefois Monamie au téléphone. Notre dossier pourrait être ajourné, la commission de revitalisation des langues rares nous l'avait confirmé. Celle du texte que nous devions traduire était en danger. (Le mot n'est pas trop fort, car une langue disparaît toutes les deux semaines et si rien n'est fait, neuf langues sur dix finiront par s'éteindre avant la fin du siècle.) Je connaissais les gens du pays concerné, leur culture, leur décor, leurs modèles, leurs clichés, j'y ai même un temps résidé,

mais de la langue même, m'échappaient le raffinement, l'équivoque et la complexité. Ma force dans cette traduction, c'était le français – la langue d'arrivée. Monamie, elle, sait décortiquer, observer, déconstruire, elle comprend l'histoire d'une phrase, ce qui l'influence, d'où elle vient, vers quoi elle doit s'acheminer. Quinze jours nous auraient suffi pour défricher les pages, arpenter la matière, en repérer les accrocs et les obscurités. Nous serions reparties, nos points de vue mixés, avec un plan pour elle et un programme pour moi – la besogne méthodiquement divisée. Promouvoir la présence d'une langue était dans nos moyens, d'autant plus avec la promesse d'être logées et payées dans le luxe d'un écrin de tranquillité. Tout cela avait été compromis ; tant pis. Nous contribuerions ultérieurement au sauvetage de la rareté, ou du moins à une action – traduire – qui soutiendrait la lutte contre un genre d'extinction particulier. Nous ne baisserions pas les bras, c'était *partie remise*, s'engagea Monamie – et je la suivis.

Elle semblait rétablie. Causes neurologiques écartées. Soulagée de le savoir, elle décompressait. Comme beaucoup, elle était juste surmenée. On l'avait autorisée à réintégrer son domicile, avec pour consigne de se reposer. Je lui promis de venir la voir une fois rentrée. Parler d'elle, de sa santé, de travail,

eut l'effet escompté. Je ne révélai rien de ce qui me concernait. Et cela sonna juste. Mentir à Monamie m'aurait embarrassée. Nous sommes arrivées à un degré élevé de proximité. Une amitié profonde mais discrète, où l'espace de chacune est respecté. Nous pouvons traverser de longues périodes sans échanger, avant de retrouver, toujours naturellement, notre connivence qui joyeusement récidive. Elle sait mes blessures, mes victoires. Même à distance, elle se tient prête pour mes rares folies, pour mes doutes éternels, ou quand tout semble s'écrouler. D'ailleurs elle sent avant moi quand je vais tomber.

La donne s'était inversée. Elle avait défailli sans m'avertir, m'abandonnant à son absence, au manque de notre complicité. Elle avait pris un ton enjoué, mais j'avais entendu, sous le voile du refrain, l'air amenuisé. Derrière la fatigue proclamée, je sentais poindre la langueur. Le problème n'était pas son besoin de repos, de répit ; je le comprenais, l'acceptais, l'encourageais, je savais faire sans elle, entraînée par nos silences tacites et prolongés. Le problème, à ce moment précis, était que dans le fond, son besoin de repli m'arrangeait et qu'un flot de culpabilité remontait en moi, sa petite marée à intervalles réguliers.

La veille de mon départ, je conviai comme prévu les organisateurs locaux à un dîner de clôture en

petit comité. Malgré l'ambiance chaleureuse et quelques verres partagés, je ne pipai mot. L'ondin était à l'étage, caché. Aucune tentative de m'épancher, aucun indice lâché, je tenais à ma réputation et à mon allocation (les mystiques sont rarement subventionnés). Je laissai repartir mes invités, qui étaient aussi mes hôtes, puis, après une nuit fébrile, je remis comme convenu les clés à la mairie du bourg, avant de prendre la route, qui allait être longue.

J'avais la moitié du pays à traverser pour arriver chez moi, dans le massif du Vaurenge, au cœur d'un village tranquille posé sur un plateau qu'on aurait dit abîmé car entouré d'entailles, de roches escarpées. Ce village se mérite : quand on croit y arriver, il faut encore grimper vers les maisons en grappe, où se trouve la mienne, rustique et charmante, donnant sur un terrain clos, au fond duquel il y a une mare. (Je me suis installée dans ce bout du monde, comme le font nombre de citadins fatigués, pour plus d'espace et d'intimité.) Le transport fut un peu scabreux. J'avais mis l'ondin dans un immense couscoussier dérobé à mes hôtes par nécessité. Le récipient coincé entre les deux sièges avant, j'avais roulé lentement, cinq heures d'affilée, avant d'accoster ma lagune pour y installer ma nouvelle recrue.